

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

## 48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Benckendorff](#), [Musique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**



[47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-09-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je l'ai parfaitement prévu, pensé sans vous le dire, que les amis s'inquiéteraient et vous tourmenteraient encore plus que les ennemis.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 180-181-182, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/198-206

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

48. Lundi le 25 Septembre

10 heures

Je l'ai parfaitement prévu, pensé sans vous le dire, que les amis s'inquiéteraient, & vous tourmenteraient encore plus que les ennemis. Vous ne m'apprenez, donc rien de nouveau. J'avais l'instinct de cela de mille autres choses quand je vous disais, il y a trois semaines je crois que notre bon temps était passé. Soyez en sûr ces huit jours de parfaite liberté ne peuvent plus renaître. Mais que de tristes réflexions à faire pour moi ! Savez-vous bien où tout cela peut mener ? Nous ne sommes qu'au début de tracasseries interminables, et croyez-vous que l'Empereur permette, puisse permettre que mon nom se trouve mêlé à des intrigues françaises puis-je m'y exposer moi-même quel air cela a-t-il ?

Dans mon pays Monsieur je suis une très grande dame, la première dame par mon rang, par ma place au Palais et plus encore, parce que je suis la seule dame de l'Empire qui soit comptée comme vivant dans la familiarité de l'Emp. & de l'Impératrice. J'appartiens à la famille voilà ma position sociale à Pétersbourg, et voilà pourquoi la colère de l'Empereur est si grande de voir le pays de révolution honoré de ma présence. Monsieur ne riez pas quoique j'en ai grande envie, c'est du grand sérieux. Avec des idées pareilles imaginez ce qu'il va dire quand lui arriveront les commérages, les petits journaux, les grands peut-être, que sais-je, des tracasseries politiques, et vous Monsieur emmènerez-vous un auditoire pour voir, entendre, ce qui se fait, ce qui se dit dans mon cabinet vert ? Persuaderez-vous des amis méfiants, des ennemis acharnés ? Vous me faites sortir Monsieur d'une position qui était devenue bonne qui serait devenue meilleure. Je suis toujours restée au courant des affaires de l'Europe.

Je n'ai jamais connu les intrigues de partis en France que pour en rire. Je n'ai pas pris plus d'intérêt à un homme politique qu'à un autre. Voilà ce qui était bien, ce qui faisait pour moi, de ce qui se passe ici, un spectacle animé curieux mais rien qu'un spectacle dont je jouissais avec ma petite société en pleine innocence, & pleine insouciance. Déjà cette position commence à s'altérer, je le vois à la mine de la petite diplomatie de petite espèces. Elle est encore un peu ahurie, et je ne manque aucune occasion de la dérouter. Je poursuivais dans cette intention mais cela me réussira-t-il ? Je vous ai montré pour mon compte le très mauvais côté de ma position actuelle. J'ai été chercher le pire parce qu'en fait de mal, j'aime à échapper aux surprises, je veux vous dire cependant que je ne m'agite pas, je ne m'inquiète pas plus qu'il en faut. Je compte un peu sur mon savoir-faire, infiniment

sur mon innocence. Nous verrons comment cela pourra aller.

Mais arrivons enfin à ce qui nous importe à nous. Quand vous reverrai-je? Je vous ai écrit une triste lettre hier, n'était-elle pas même un peu brutale? Je me sais jamais ce que j'ai écrit, mais j'ai toujours souvenance de l'impression sous laquelle j'ai écrit. Cette impression était bien mauvaise. Elle n'est guère meilleure aujourd'hui. J'ai un chagrin profond. Vous ne sauriez croire tout ce que j'essaye pour me distraire. Ne vous fâchez pas je cherche à me distraire de vous car lorsque je me livre à vous dans ma pensée je me sens toujours prête à fondre en larmes. Je ne puis pas vivre comme cela, je ne puis pas me bien porter, vous voulez que je me porte bien. Mais que faire, qu'imaginer?

Je lis un peu. Je me promène plus longtemps que de coutume. Le soir je quitte ma place, je fais de la musique je dis des bêtises. Enfin je ne me ressemble pas. Hier au soir si vous étiez entré vous ne vous seriez pas reconnu chez moi. Marie occupant mon coin, ce coin encombré de gravures, et garni, par M. Caraffa, dont les yeux noirs trouvent, les yeux bleus de Marie fort beaux. M. Durazzo M. Henage je ne sais quel jeune anglais encore. Moi au piano avec toute la Sardaigne qui chantait on me rappelait des morceaux de Bellini, Adair quelques autres je ne sais plus qui. Le piano est devant une glace. J'y voyais la porte, & je me suis dit vingt fois, cent fois " S'il entrait ! " Et je voyais dans la glace que mes yeux prenaient une autre expression.

En vérité Monsieur je ne conçois pas comment je pourrai aller longtemps comme cela et je frissonne en vous disant cela. Madame de Castellane est venue chez moi hier matin, et en m'attendant nullement à l'objet de cette visite ; elle m'a fort adroitement amenée à ne pas pouvoir lui refuser d'aller dîner chez elle un jour. Cela ne me plait pas cependant. J'ai choisi jeudi. Pendant qu'elle était là je reçus un billet de M. Molé. Un billet de phrases galantes, qui ne demandait pas de réponse. Tout cela veut-il couvrir les péchés passés, ou servir de masque à de nouveaux ? Ah, j'ai le Temps sur le cœur.

2 heures. Je viens d'écrire une bonne et forte lettre à M. de Lieven. Je crois que vous en seriez très content. Je ne comprends pas ce qu'il pourra y répondre. Mon fils qui est auprès de lui me mande qu'il est comme fou sur le chapitre de mon séjour ici, et qu'il n'y a pas moyen de placer un mot en ma faveur. C'est une vraie démence. Que de tracas de tous les côtés, que des images qui s'amoncellent ! Et les compensations en bonheur que j'ai trouvées, que le ciel a mis sur ma route quand relira-t-il pour moi ?

M. de Broglie va revenir pour les couches de sa fille. Cela ne peut-il pas faire un petit prétexte ! Mais par dessus tout la santé de votre mère ? L'air n'est-il pas plus froid en Normandie ? Les cheminées ferment ici elle serait mieux. Pourquoi ne pas établir d'avance qu'il faut rentrer plutôt en ville. Vous n'avez pas d'habitudes sur ce chapitre, car vous n'êtes établi chez vous à la campagne que depuis cette année. Et mon dieu que me sert de vous fournir toutes ces raisons, si elles ne vous viennent pas à l'esprit, si elles ne vous viennent pas au cœur (Oh la mauvaise parole).

Je ne pense pas ce que je vous dis, mais permettez-moi d'être triste, extrêmement triste, & de le rester tant que vous ne m'aurez pas fourni une date. Le 25 aujourd'hui m'a fait mal. J'y avais tant compté. Ce salon ce cabinet que je regardais avec tant de complaisance en pensant au 25, auxquels je trouvais un air si gai, si charmant, il me font un effet désagréable aujourd'hui en y entrant j'avais envie de fermer les yeux. Demain je dîne chez Pozzo, j'avais dit d'avance que je ne serais pas chez moi le soir. Je pensais que le 26 vous en revenant de la noce & moi du dîner nous passerions notre soirée dans mon cabinet ; que vous prendriez du thé à la petite table. Je pensais à de si jolies pensées. Cela fait mal aujourd'hui. Adieu

Monsieur, adieu, comme toujours plus que jamais adieu.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-09-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/965>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur180-181-182

Date précise de la lettreLundi 25 septembre 1837

Heure10 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

48

Lundi le 25 Septembre

180

10. Lison.

j'ai parfaitement prouvé, pour  
 vous le dire, que les accusés s'inspi-  
 raient, & vous l'ont manifesté avec  
 la langue la plus humaine. Vous avez opposé  
 ces deux sur de nouveaux. J'ai vu  
 l'existence de cela, de mille autres  
 de ma, quand je vous disais, il y a  
 trois semaines j'étais, par suite  
 de ma teneur était passé. Voyez en fait  
 en huit jours de parfaite liberté en  
 passant plus vite. Mais par  
 d'autres réflexions à faire pour vous!  
 dans une bien en tout cela peut  
 venir? nous en sommes qu'au  
 début de transactions, incommensurables,  
 et voyez vous peut s'expliquer par suite  
 par suite permettez que nous nous re-  
 tournons vers à de telles questions.

pour si m'y opposez mes vœux,  
quel air cela a-t-il?

Sans compensation Monsieur j'ai vu  
un très grand d'homme, la position  
d'homme par un sang, par une  
place au balcon, et plus de deux  
parapluie sur le soleil d'homme d'  
l'Empire qui ont conquis l'homme  
vivent dans la faculté de l'Empire  
est l'Empire. j'appréhende à la  
faculté, vint une position sociale,  
à l'empire, et vint l'empire  
la faculté <sup>est l'Empire</sup> <sup>est l'Empire</sup> grand l'Empire d'  
révolution l'empire d' une position  
Monsieur un très grand, pour j'ai  
au grand vint, l'Empire grand  
l'Empire. avec des idées particulières  
un grand vint et va dire grand l'Empire  
arriveront les empereurs, les petits

jour  
vain  
et  
l'Empire  
vint  
dit  
pour  
est  
fait  
qui  
de  
vint  
l'Empire  
les  
pour  
d'Empire  
qui  
l'Empire  
pour

journaux, les grands, petits, les  
sain si, les tracasiers politiques,  
et vous, Monsieur, comment  
vous en auriez vous vu,  
cette fois, ce qui n'est, ce qui se  
dit, dans un fabricant vert?  
persuadez vous des petites vertueuses,  
des femmes abasouries? Vous en  
faîtes sortir Monsieur d'une position  
qui était de vous braver, qui avait  
devenue excellent. Ce n'est pas  
votre ou forçant de affaires de  
l'Europe. Je n'ai jamais connu  
les intrigues de partis en France que  
pour en rire. Je n'ai pas pour plus  
d'intérêt à un homme politique  
qu'à un autre. Voilà ce qui était  
bien, ce qui faisait pour vous, de ce  
qui se passe en un spectacle ancien

curieux, mais rien sur un spectacle  
 dont je jouirais avec une petite  
 société, en plein intérieur, à plain  
 vision, sans. Déjà cette position  
 commença à l'attire, je le vois à  
 la suite de la petite diplomatie  
 de petite Espie. Elle est encore un  
 peu abusive, et si elle n'a qu'un  
 air de la dévotion, je pourrais  
 dans cette intention, mais cela au  
 rait-il t. t. ?

je vous ai raconté pour reconstruire  
 le très mauvais état de ma position  
 actuelle. j'ai été cherché le plus,  
 parce que en fait de mal, j'ai eu à subir  
 aux responsabilités, je n'ai pas eu  
 regardant plus si on en a fait par  
 si on ne s'occupait pas plus et  
 en fait, je compte un peu sur

H  
 j  
 t  
 t  
 p  
 s  
 j  
 d  
 t  
 b  
 u  
 p  
 d  
 s  
 d  
 p  
 b

mon savoir faire, infirmité sur  
mon innocence. Mon neveu  
convenait cela pourra aller.

mais arrivons enfin à ce qui nous  
concerne à vous. quand vous m'écriviez  
je ? si vous m'avez écrit une très belle  
lettre, n'était-elle pas un peu un  
peu brutale ? si je n'ai jamais eu  
jusqu'à écrit, mais j'ai toujours  
souffert de l'impression de  
la petite j'ai écrit. cette impression  
était très mauvaise. elle n'est  
plus meilleure aujourd'hui. j'ai  
un chapitre profond. Vous m'avez  
écrit tout ce qui s'écrit pour un  
dictionnaire. ce n'est pas si cher  
à un dictionnaire de vous, car lorsque  
on livre à vous dans une pièce  
me sera toujours prêt à fond un

larmes. si ne puis pas venir comme  
cela, si ne puis pas mes trois portes,  
et non unily pour si une porte bien.  
mais que fais, qui imagine ?  
si les ne puis, si ne procède plus  
longtemps que de fontaine. le roi si  
putte une place, si fais de la couleur  
si di de bitume. ce qui si ne me  
resemble pas. lui au roi, si non  
d'ici, c'est, vous ne vous voyez pas  
revenir chez vous. Marie occupant  
un soir, ce roi accablé de fravans,  
et parisi, par M. Faraffe, dont les  
yeux noirs touchent les yeux bleus  
de Marie fort beaux - M. Durasso.  
M. Heccap si surrai quel jeune  
suyait encore. moi, au piano  
avec tout la roudage qui caractait  
ou ne rappelait en, un certain d.

Use  
si ne  
d'ici  
si  
"il  
glac  
une  
Ment  
si  
il  
Ma  
fuy  
d'au  
vint  
avec  
d'el  
un  
shin  
si

Billiers, adais quelques autres  
si un coin plus près. Le planis ut  
devant Haylaw. j'y voyais la porte.  
Si un coin <sup>dit</sup> vint pour, eut Tori-  
"j'it entré!" Et j'y voyais dans la  
glace que mes yeux percevaient  
mes autres apparence. un instant  
Maurice si un coin par l'ouverture  
si pourrais aller l'extérieur comme cela.  
Et si j'irais un coin devant cela.  
Maurice partellam est un  
Hay sur les rives. et un instant  
d'autre un instant à l'objet de cette  
vinte, elle s'est adressée  
meun à un pas pour voir les réflexes  
d'aller en un Hay elle en fait. cela  
un coin plat par l'ouverture. j'ai  
choisi j'irais. j'irais si elle était là  
je serais un billet de Mr. Heali un billet

de plusieurs galants, qui me demandent  
par où répondre. Tout cela veut il  
convenir les jeunes papiers, on veut  
de ma part à d'aujourd'hui? ah, j'ai  
le temps, me le faire. 2 heures

je vais à Paris une bonne & forte  
lettre à M. d. d. je veux que vous en  
soyez très content. je ne comprends pas  
ce qu'il pourra y répondre. un fils  
qui est auprès d'elle me demande qu'il  
est convenu que me le choisisse de mon  
signe ici. et qu'il n'y a pas de moyen  
de plaire au monde en une femme. c'est  
une vraie diablerie. que d. trace  
de tout le côté, que d. un autre qui  
s'annoncent? et la compensation se  
bonheur pour ai tenu, que le fait à venir  
sur une route quand relâche? il paraît  
non?

M. de Broye en relâche pour la Louis.

mon  
mon  
conce  
un  
cinq  
je?  
dici,  
pour  
qu'il  
sens  
la p  
était  
qu'il  
un  
con  
dit  
à  
un  
me



tant enragé. Etalon le cabinet je  
regardais avec tant de complaisance en  
poursuivant au 2<sup>e</sup>, sur jeul je trouvais  
un air si gai si charmant, ils me  
font un effet désagréable, aujourd'hui  
en y entrant j'avais un air de faiblesse  
jeune. Demain je dirai que bonsoir, j'en  
dit d'autres je ne sais pas que  
vous le sachiez. je pourrais peut-être 26<sup>ème</sup> <sup>ou</sup> <sup>devenant</sup>  
être usé, à cet égard de ma profession  
cette soirée dans mon cabinet. je vous  
prouverai de l'air à la petite table. j'aurais  
à dire si j'ai pu penser. cela fait mal aujourd'hui  
adieu Monsieur adieu comme toujours  
plus que jamais adieu.